

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 fr. » c.
Trois mois. 5 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

AVIS.

Ainsi que chaque année, L'ARGUS et L'ENTR'ACTE ne paraîtront qu'alternativement et par quinzaine pendant les mois de juin, juillet et août, époque à laquelle les plaisirs de la campagne retiennent éloignés de la ville une grande partie de ses habitants.

L'ENTR'ACTE paraît aujourd'hui; L'ARGUS paraîtra dimanche prochain 9 juin.

THÉÂTRES DE LYON.

LYON, le 1^{er} juin 1861.

I.

La chronique, cette semaine, se trouve à peu près en défaut, et bien qu'elle ne manque pas de bonne volonté, elle est obligée, en présence des événements et de l'absence de nouvelles, de garder un modeste silence. De quoi pourrait-on, en effet, causer ? Cette période de gestation où se trouve le théâtre des Célestins continue sa maligne influence. Sans doute il est bon que les artistes qui doivent pour la première fois se présenter au public ne veuillent faire connaissance avec lui que lorsque, étant sûrs d'eux-mêmes et de leur entourage, ils peuvent espérer une décision favorable. C'est un témoignage non équi-

voque de leur respect pour sa puissance et du prix qu'ils attachent à son approbation. Mais néanmoins, il faut bien le reconnaître, cette timidité de bon aloi, ce désir de bien faire, ce luxe de précautions ont un inconvénient sérieux. C'est peut-être prendre trop à la lettre le précepte du sage : *Hâtez-vous lentement*. Le public, qui ignore ce qu'il faut de soins assidus et d'études consciencieuses pour arriver, en matière de théâtre, à un résultat quelconque, ne s'inquiète que de ce qu'il voit, et sans faire le procès aux artistes, fait monter plus haut son reproche.

Qu'on le sache bien cependant, il est impossible de montrer plus d'activité réelle que ne le fait la direction.

Nous disions la semaine dernière qu'il était difficile de parler de l'avenir avec les spectateurs qui se sont révélés sous un jour nouveau, nous avions raison puisque M^{me} ROMANVILLE qui venait de terminer ses débuts dans *Un Caprice*, et avait joué le rôle de M^{me} de Léry avec une incontestable supériorité s'est vue frapper d'un ostracisme immérité. — Nous verrons bien si ce même public ne témoignera pas plus tard ses regrets de l'arrêt qu'il a porté.

En attendant la continuation de leurs débuts,

M. LEMAITRE et M^{lle} DERIEUX se sont maintenus avec la foule dans un échange constant de talent d'un côté et de bravos de l'autre.

MM. DUTASTA et RAYNALD ont vu prononcer jeudi leur admission. — M. RAYNALD est un jeune amoureux qui ne manque pas d'avenir. Quant à M. DUTASTA, ce ne sont plus des promesses que donne son talent, mais une réalité vivante et pleine de rondeur, d'entrain et d'originalité.

II.

Qu'importe les ardeurs caniculaires de l'été ! Foin des caresses provocantes du soleil et des tentations de la campagne baignée d'ombre, la magie et les enchantements du *Pied de Mouton* sont plus puissants ; l'artisan laborieux économise péniblement sur le gain de la semaine pour aller, le dimanche, s'ébahir à la vue des décors et des danses de la féerie ; le bon paysan, escorté de sa femme et de ses nombreux enfants, abrités sous le classique parapluie rouge, abandonnent les champs et viennent s'entasser dans la salle du Grand-Théâtre, quitte à en demander plus tard pardon à M. le curé. Et, soit dit en passant, si le jeune vicaire qui a reçu leurs aveux au sujet de la fontaine vivante, a lu M. Ducayla, il doit être de l'avis de l'auteur de la brochure sur le

FEUILLETON.

APRÈS L'ORAGE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Cette propriété était admirablement située au bord du lac. Les Alpes déroulaient leurs lignes bleuâtres au fond du paysage. Un parc, un jardin richement planté, une maison dans le goût de la Renaissance, perdue dans les massifs, tel était en deux mots le lieu où se passait la scène que nous racontons.

Laissant le soin de ses paquets à la femme de chambre, M^{me} Duhamel monta assez lestement pour son âge l'escalier, bordé de caisses d'orangers et de lauriers roses, qui conduisait au vestibule.

— Eh bien ! beau paladin, que faites-vous donc sur la terrasse ? dit-elle en apercevant son gendre, évidemment très-contrarié de la complication vivante qui se produisait dans sa querelle conjugale ; et sans attendre la réponse, la bonne dame entra dans la maison, de l'air triomphant que dut avoir Christophe Colomb en prenant terre en Amérique.

Le piano avait guidé M^{me} Duhamel, qui s'introduisit dans le salon. Sa fille, dont on a vu la contenance assurée et provocante en face de son mari, avait abandonné le thème patriotique dont elle faisait un moyen de protestation ; renversée sur un divan, elle pleurait à chaudes larmes. Entrait-il dans cette conclusion lacrymatoire autant de regret que de dépit ? C'est ce que nous ne saurions dire ; cependant, le fond d'affection, que n'avaient pu déraciner les tempêtes intestines, pouvait n'être pas étranger à la rosée de perles qui débordait jusque sur ses joues pâles.

La conviction d'un tort sérieux, qu'elle ne s'avouait pas à l'égard de son mari, était évidemment la cause capitale de ces larmes dont l'épanchement avait calmé, en partie, l'irritation nerveuse de la jeune femme. En somme, Louise était sur la pente de la réconciliation, peut-être de l'excuse, quand sa mère entra. En voyant paraître M^{me} Duhamel, ce modèle des conquérants féminins qui se vengent de la nature et de la maïsante domination masculine, Louise essaya de dissimuler son chagrin et éprouva un sentiment de vive contrariété. Avec M^{me} Duhamel il fallait compter, car elle n'était pas femme à se contenter d'une banalité ; son esprit décidé et sa clairvoyance n'admettaient ni prétextes, ni excuses. En sa qualité de maîtresse-femme, elle était toujours disposée à entrer en campagne contre les maris. Pour une belle-mère qui tient, comme elle le doit, son *emploi*, il est de principe que lorsqu'une femme pleure, c'est son mari qui en est

Mariage des prêtres.

C'est miracle de voir comment après avoir joué la pièce déjà deux cents fois à Paris, quelques-uns des artistes qui sont venus nous la faire connaître, tels que MM. LAURENT, JOSSE, BLICK, et M^{me} Céline MONTALAND, MACÉ et DARTY peuvent encore avoir ce fond de gaité inépuisable, de bonne humeur charmante, et tout ce corps de ballet, jeunes filles fraîches et gracieuses, n'ont pas non plus l'air d'être fatiguées; leur pied n'est pas moins sûr et leur sourire reste toujours enchanteur.

CH. MAURIS.

CAUSERIE PARISIENNE.

LES THÉÂTRES AU JOUR LE JOUR.

Comme quoi une famille de Tourraine a crié au miracle en l'an de grâce mil huit cent soixante-un.

Mercredi 22. — Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de Fanfan; Fanfan a succombé et est rentré dans l'oubli pour céder sa place à Grain de sable. Grain de sable est un petit mousse, et ce petit mousse c'est Déjazet. C'était, je crois, le seul costume qui manquât à sa collection; il lui fallait là encore créer un type inimitable. A la première représentation, une vénérable famille, dont le plus jeune, — ils étaient six, — ou la plus jeune avait au moins soixante-dix ans, occupait une avant scène de rez-de-chaussée, tout étonnée elle-même de se trouver avec les modes de 1818 dans une loge de théâtre en 1861.

Voici ce qu'un de nos jeunes indiscrets racontait, le lendemain, dans un cercle de quelques amis. J'étais allé passer avril et mai à Pont-de-Ruan, au château de Planey, en Tourraine, chez mon grand-père, qui depuis la chute de Charles X n'est pas sorti de son parc ou de son manoir,

cause. Déjà plusieurs fois M^{me} Duhamel avait redressé les torts qu'elle mettait charitablement au compte exclusif de son gendre, et elle avait eu avec celui-ci des explications assez vives, qui, si elles n'avaient pas eu pour effet de brouiller radicalement le ménage, avaient constitué au moins, en antagonisme perpétuel, les droits réciproques des jeunes gens.

M^{me} Duhamel s'arrêta un instant à l'entrée du salon, et, se croisant les bras à la façon du Spartacus de M. Foyatier, dont elle avait étudié la pose au jardin des Tuileries, elle entama la conversation.

— Louise, je vous y reprends. Encore quelque faiblesse, une querelle de ménage où vous avez, comme de coutume, gardé le lot de la défaite et des larmes. A quoi servent mes conseils, à quoi bon la vigilance de ma tendresse, si elle produit de semblables résultats?

Louise ne répondit rien, et, déjà levée pour

lorsqu'un soir, entre M. le maire, l'abbé, mon aïeul, deux de ses amis et moi qui bâillait à mourir, on en vint, pour mettre la conversation à ma portée, on en vint à parler théâtre,

— Enfant, me dit le marquis, que me parlez-vous artistes? pouvez-vous dire un mot sur les spectacles, vous qui n'avez vu ni Elleviou, ni M^{me} Georges, ni Bouffé, ni Déjazet; Déjazet, la grâce devenue femme, la reine de nos soupers, la beauté et la bonté; Déjazet qui faisait les beaux jours du Gymnase en 1822, qui trainait à ses représentations toute la jeunesse de la Restauration.

— Déjazet, dites-vous, reprit un non moins vieux personnage, grand ami du marquis et qui pendant vingt années avait été son compagnon d'armes; Déjazet, mais que dites-vous, marquis, en 1830 elle était au Palais Royal (une petite bonbonnière que vous ne connaissez pas), et en 1830, la moitié des duels et des coups d'épée qui s'échangeaient lui revenaient de droit. Eh! pardieu, c'est en 1830 que les musiciens mouraient d'amour pour elle. L'un d'eux ne s'est-il pas empoisonné pour ne pas déclarer à la spirituelle actrice tous les tendres sentiments qui débordaient de son cœur. Qu'est-elle devenue maintenant, la pauvre femme? Où cache-t-elle son bon cœur et ses lauriers?

— Déjazet, murmura encore M. le maire, Déjazet, mais je l'ai vue en 1840 aux Variétés; on se battait à la porte pour entrer, et la salle, deux fois trop petite, laissait à sa porte la moitié des spectateurs déçus; mais alors elle avait vingt ans, on jouait les *Premières armes du duc de Richelieu*, et les bouquets et les couronnes jonchaient la scène.

On criait au prodige, lorsqu'un autre convié du marquis se rappela l'avoir vue en 1833 au

aller embrasser sa mère, elle vit qu'elle avait affaire à la femme; elle se rassit dans l'attitude de la soumission.

— Ma chère enfant, poursuivit M^{me} Duhamel en embrassant sa fille, ce n'est pas un reproche que je veux te faire, mais un secours que je t'apporte. Il te rend donc bien malheureuse? De la tyrannie, n'est-ce pas; des exigences, une volonté impérieuse qui ne sait pas fléchir?

Pauvre enfant! une pareille humiliation; et tu crois que je le souffrirai? Vois-tu, grâce à ta mère, tu as un appui, et quand il s'agit de ton repos, de ton amour-propre, je saurai justifier mes précédents. Certes, je sais que M. Henri de Ferney ne ressemble en rien à M. Duhamel, et c'est là le fâcheux. Avec les principes qu'il a reçus de M. Norbert, son sabreur d'oncle, il était difficile d'espérer un caractère conciliant. Mais tu l'as voulu; j'ai consenti, espérant que l'inclination qui vous rapprochait effacerait les

théâtre de la Gaité; mais ce n'était plus le jeune duc de Richelieu, c'était *Sergent Frédéric*, un jeune prince de dix-huit ans.

La terreur fut grande, le marquis cria au sortilège, l'abbé crut sentir une odeur de roussi; elle fut bien plus grande encore lorsque j'ajoutai:

— Déjazet, mais Déjazet qui avait vingt ans en 1820, qui avait vingt ans en 1830, qui avait vingt ans en 1840, qui avait dix-huit ans en 1830, en a quinze aujourd'hui. Demandez en passant au boulevard du Temple quel est ce franc éclat de rire que vous entendez près du passage Vendôme. Tous vous répondront: c'est Fanfan Déjazet, le dernier des trois gamins, le dernier d'une génération perdue.

Si vous veniez demain à Paris, vous trouveriez dans un théâtre qui porte son nom un petit matelot qui a nom *Grain de Sable Déjazet* et qui vous ferait tous songer encore à votre jeunesse, à votre bon temps, car Déjazet, c'est l'éternelle jeunesse, c'est la muse des amoureux, c'est la fée des chansons.

Les miracles se produisaient donc encore au XIX^e siècle! C'est pour s'en assurer que toute la famille de Planey montant pour la première fois en chemin de fer, débarquait mercredi dernier dans une loge du théâtre Déjazet.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

Bibliographie.

LA SANTÉ DE L'ESPRIT ET DU CŒUR

PAR M. P.-ERN. DE RATTIER, de Bordeaux.

II.

Je vous ai dit le but de ce livre, véritable *Manuel-Raspail* de l'âme, si l'on peut ainsi parler; ce but est, d'une part, de prévenir les défauts

impressions d'une première éducation; mais tu le vois, ma pauvre Louise, les premiers beaux jours passés, l'amour disparaît, l'homme reste. Quelle différence entre ce caractère intraitable et celui de ton cousin Paul! C'était une perle pour un ménage; c'était le mari qu'il te fallait. Mais le mal est fait; il s'agit maintenant de le réparer. Et d'abord, mon enfant, pas de faiblesse; tu serais éternellement victime de ta résignation; une concession en amène une autre, et bientôt la femme n'est plus la compagne, l'égale de son mari, elle n'en est plus que l'esclave. Grâce à Dieu, nous ne sommes pas en Turquie, et nous serons bien voir à ton mari que s'il prétend monopoliser l'autorité, ses prétentions ne seront pas admises sans stipulation et sans combat.

AMÉDÉE AUFAYNE.

(La suite au prochain numéro.)

lances morales, et, d'autre part, d'en arrêter le cours lorsque déjà le contact du monde les a plus ou moins provoquées. M. de Rattier n'a certes pas eu la prétention de guérir les esprits complètement corrompus, les cœurs irrémissiblement ossifiés. Il y eût perdu ses plus touchantes exhortations. L'âme a, comme le corps, ses maladies incurables.

Le but poursuivi par le moraliste bordelais est d'un philosophe ami de l'humanité, je l'ai dit précédemment. L'atteindra-t-il ? Hélas ! par le journalisme qui court, marchand d'éloges et même d'une simple mention, à tant la ligne, je n'oserais l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, que M. de Rattier ait été secondé dans sa visée philanthropique par les journaux de Bordeaux, son pays, ou qu'ils l'aient accueillie, ce qui se voit tous les jours à Lyon, par un dédaigneux silence, il doit lui importer médiocrement. Son œuvre témoigne du trop plein d'un cœur convaincu, honnête, scandalisé, spontanément et sans arrière-pensée de lucre, versé sur le papier. *Fais ce que dois, advienne que pourra* cette vieille et honnête devise française a dû être celle de M. de Rattier. Gloire à lui ! honte aux journaux de sa localité, si en effet ils ont, par un motif quelconque, mais peu digne en tout cas, essayé d'enferrer son livre sous la machine pneumatique du silence.

J'ai promis quelques citations du traité de morale de M. de Rattier ; mais, en vérité, le choix m'en est difficile. Les 32 chapitres ou sections qui le composent se recommandent, les uns par une grande justesse de pensée, les autres par une force convaincante de raisonnement, tous par une honnêteté parfaite. Tous aussi, dois-je ajouter, sont rendus dans un style coloré, imagé et gonflant, trop peut-être quelquefois, car, pour que la crinoline seye à la phrase, comme à la femme, il ne faut pas que son envergure soit exagérée.

Cependant, je m'arrête à la citation suivante, extraite du chapitre : *Des illuminismes sceptiques*, qui aura quelque intérêt, sans doute, pour nos spiritistes lyonnais des deux sexes, en train, assure-t-on, sous la direction d'un mandataire des trépassés, de se constituer en petite église des revenants. — Bonne chance !

« Le magnétisme, le somnambulisme, le spiritisme, dit M. de Rattier, ont élu domicile dans les mœurs d'une société de bas-empire, abâtardie, hallucinée, où la phrase est tout, la pensée rien. Les hommes de notre temps font deux parts de leur vie : l'une, le jour, aux

gains rapides, aux fiévreuses affaires ; l'autre, la nuit, aux énervantes voluptés, aux pratiques de sorcellerie élégante. Il s'est formé des sectes, des écoles, un culte, une doctrine, des systèmes de magie, de guérison, avec ou sans médecin, et de grossière duperie. La devinresse, interrogée, dit à d'éminents personnages, dans son boudoir de marbre et d'or, le secret du foyer, l'événement du dehors, le mystère de la Bourse. Qu'elle rencontre juste ou non, la sinistre et pâle dormeuse du grand monde (car les pauvres ont aussi la leur qu'ils n'enrichissent pas, bien entendu) finit par avoir livrée, chevaux et loge à l'Opéra. M^{lle} Lenormand est dépassée.

Ainsi, au temps le plus sensuel, le plus matérialiste, on ne veut, on ne prétend vivre qu'avec des esprits. Des gens distingués, des avocats, des médecins se portent garants de leur apparition dès qu'ils sont appelés, de leurs réponses *ad hoc*, quand on les interroge. Les esprits font mieux encore ; s'ils n'écrivent pas eux-mêmes, ils dirigent la plume du gentleman qui veut bien être leur secrétaire. D'où il suit que Satan, ce fier Satan dont le nom seul effrayait tant nos grands-mères et même nos mères, se laisse aujourd'hui mener en laisse comme le plus soumis des épagneuls. — Il ne s'agissait, paraît-il, que de savoir s'y prendre. »

Telle est, en général, lecteurs, la touche littéraire du moraliste bordelais. Point de reproches virulents, point de gros mots à cette société qu'il voudrait réformer ; des avis tranquilles, des conseils saupoudrés de quelque persiflage, voilà son artillerie. Produira-t-elle de l'effet ? Je dirais oui si les journaux qui glorifient longuement les oculistes, les jongleurs, etc., l'avaient consciencieusement secondé ; si surtout l'on me prouvait que, dans leur temps, La Bruyère et Laroche-foucaud ont corrigé quelqu'un. J. ALBERT.

UN ROMAN DE DEUX HEURES.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

N'était-ce pas une bonne fortune, au contraire, que de passer ainsi, d'un seul coup, par toutes les épreuves d'une aventure cherchée ? — Certain de mon bonheur, je n'en déplorais plus que le retard.

Une réflexion cependant que j'avais encore eu le temps de faire, c'est que, malgré la promptitude et le sang-froid avec lesquels il avait été procédé à ma disparition, on n'avait rien tenté d'autre part pour atténuer les preuves de notre

tête à tête. Le guéridon accusateur avait été laissé à sa place, et ma belle inconnue avait repris tranquillement la sienne, lorsqu'un homme entra.

C'était mon rival légitime.

Placé à l'angle d'un rideau, je pouvais heureusement tout voir.

Je n'y mettrai pas de fausse modestie. Mon rival était jeune et beau, presque aussi beau qu'elle était belle ; et malgré ce que, dans ma position, ce sentiment avait en soi d'étrange, mon premier mouvement fut de me sentir jaloux.

Elle, cependant, ne trahissait que le trouble résigné d'une femme surprise.

Quant au mari, debout devant la table servie, il contemplait naïvement ce qu'il avait sous les yeux.

— Chère, dit-il enfin, pourquoi veiller si tard ? Est-ce que tu voulais m'inviter à souper ?

— Je vous demande pardon, répondit-elle froidement, je ne vous attendais plus.

— Pardon moi-même, et d'abord d'être rentré aussi brusquement chez toi, continua-t-il avec la réserve d'un homme qui cherche le mot d'une énigme. Mais je n'ai pas rencontré Louise dans ton appartement.

— J'ai renvoyé Louise, qui sans doute aura fait ce que j'allais faire moi-même. Elle est allée se coucher.

— Sans te servir ?

— Je désirais rester seule.

— Quel caprice ! — C'est singulier, dit-il encore ; qui donc a soupé avec toi ?

— Je vous laisse le soin de le deviner.

— Allons, reprit-il, en se rapprochant d'elle, tu m'en veux avec raison d'être rentré aussi tard. Mais je t'avais prévenue. Tu sais bien que lorsqu'on dine chez d'Autanc, on n'en sort plus.

— Vous en sortez cependant ?...

— Par miracle. Je me suis sauvé.

— Ah !... s'écria-t-elle aussitôt, en se levant d'un bond comme une lionne blessée, épargnez-vous du moins la lâcheté d'un mensonge.

— Amélie !... (elle s'appelait Amélie) balbutia le mari partagé tout à coup entre la crainte et l'inquiétude.

— Asseyez-vous, reprit-elle, et écoutez-moi tranquillement. Votre colère serait de mauvais goût ; et comme je n'en saurais plus ressentir, moi, tout l'avantage serait de mon côté, et tout le ridicule du vôtre. Vous venez du bal de l'Opéra...

— Chère, lui répondit-il en affectant la gaieté, me parlez-vous comme accusateur ou comme juge ?

— Vous en sortiez il y a une heure ; derrière vous j'en sortais de même. — A tel point, ajouta-t-elle avec ironie, que nous en ramenions, comme vous le voyez, chacun notre convive...

— Qu'est-ce à dire ?

— Vous chez elle, et...

— Et lui chez vous. Est-ce cela ?

Sans répondre, elle dressa la tête, croisa ses bras, s'arma le visage, et le regarda fixement, de ce regard froid, immobile, dont la prunelle cuirassée émousserait un poignard.

— Amélie ! Amélie !... on ne plaisante pas de cette manière, s'écria le mari.

— Je vous en avais prévenu aussi, répondit-elle d'une voix toujours contenue, amour pour amour ; mais trahison pour trahison.

Je le regardai. Il était devenu pâle, mais plutôt de frayeur que de ressentiment. On eut dit que l'audace de ce qu'il venait d'entendre épouvantait alors moins l'amant que l'époux.

— Vous aviez tort de craindre, ma chère, lui dit-il à son tour, si vous ne méritez que mon mépris. Je ne vous crois pas.

— Vous ne me croyez pas ? fit ma lionne avec un second élan d'irritation passionnée. Oh ! ce serait trop de bonheur pour vous ! Mon Dieu ! j'ai bien souffert, dit-elle en replongeant en elle-même ; oui j'ai souffert, je puis bien le dire, car je ne souffre plus.

— J'ignore le secret de cette comédie, mais tout ceci serait vrai ; et j'aurais quelques torts, que ce serait vous punir vous-même que de m'en punir si sévèrement.

— Je ne vous demandais que de la franchise ; vous y mettez de la fatuité.

Le dialogue inattendu de ce petit drame d'intérieur m'avait un peu distrait de mes pensées personnelles. A part moi, j'admirais par quel caprice du sort deux être unis, jeunes et beaux, créés l'un pour l'autre, faits pour l'amour, ne se renvoyaient en ce moment que la menace, et se haïssaient pour quelque rivale indigne, ne valant pas à beaucoup près sans doute, l'admirable créature que j'avais devant les yeux. Peut-être eussé-je pu regretter dans mon amour-propre, de n'être plus qu'une victime promise à l'holocauste conjugal, et immolé sur l'autel vulgaire de la jalousie. Mais, d'un autre côté, comme étude de mœurs, comme étude d'art, si j'ose dire, cette scène gagnait pour moi en intérêt ce qu'elle perdait en vanité. — Ainsi, une remarque que j'eus lieu de faire alors, c'est que dans ces luttes décisives et cruelles où le bonheur est en jeu, une femme, — je dis une « femme, » — soit grâce naturelle, soit ruse acquise, ne dépouille jamais ses emportements ou sa vengeance de leur dernière dignité ; tandis que, innocent ou coupable, l'homme est presque toujours insuffisant ou brutal. Les hommes procèdent en cela comme ces faux braves qui, dans un duel, suppléent par l'impertinence au courage dont ils craignent de manquer. Celui que j'avais devant les yeux en ce moment commençait à m'en fournir la preuve.

— Cessons ce jeu, dit-il enfin, en se levant brusquement, et expliquez-moi, de grâce, ce que tout cela signifie.

C'était là, pour le coup, que l'attendait sa vengeance. Aussi je voudrais pouvoir vous peindre la pose, le geste, la voix, le ton, le regard dont elle composa sa réponse, et la machiavélique douceur avec laquelle elle lui dit :

— Cela signifie, Jules, que me refusant à croire ce dont j'étais certaine, j'ai voulu vous suivre au bal, où je savais que vous deviez aller. — Que je vous y ai vu ; que je l'y ai vue ; — que vous y êtes entré, que vous en êtes sorti avec elle. — Cependant je vous avais prévenu que, lorsque vous reverriez cette femme, tout serait fini entre nous, parce que, à défaut de votre amour, j'exigerais toujours votre respect. — Ne m'en demandez pas davantage ; car cela signifierait encore qu'il y a désormais entre vous et moi un obstacle que votre amour-propre du moins n'oserait franchir. — Oh ! je sais que ça été un défi, ajouta-t-elle avec un rire amer. Les hommes ne croient qu'à notre résignation. Eh bien ! soyez moins confiant ; et convenez, ce qui vaut mieux, que nos torts peuvent toujours être égaux.

— Ainsi, vous n'avez pas soupé seule ? demanda-t-il avec une rage sourde encore, mais croissante.

GEORGES BISSE.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTES LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.

LE PIED DE MOUTON

Grande féerie-revue-ballet en 21 tableaux, imitée de MARTAINVILLE,

Par MM. COGNARD FRÈRES et HECTOR CRÉMEUX.

DISTRIBUTION GÉNÉRALE DE LA PIÈCE

MM. LAURENT, Lazaville.
POIRIER, Nigaudinos.
JOSSE, don Lopez.
JOHN ELICK, le Notaire sur la glace.
Mlle FRAISSE, la Fée des Soucis.
Les autres rôles seront joués par MM. ALFRED, POCHIN, et Mmes FÉLIE, DESIRÉE et ARGENTINE.

BALLETS

LES FLEURS ANIMÉES
Ballet français, — exécuté par
Mmes V. MAGNY, LOTALLI et FÉLIE DELAN.
Au 6^e tableau :
LES RIFFLENIEN
Ballet anglais, — exécuté par
Mlle LOTALLI, et FÉLIE DELAN.
Au 10^e tableau :
LA BACCCHANALE
dansée par Mlle LOUISE RAOUL.
Au 14^e tableau :
LA PALERMITAINE
Ballet italien, — TARANTELE SICILIENNE,
Exécuté par tout le corps de ballet.
Au 12^e tableau :
LES PATINEURS
Ballet russe, — exécuté par
M. JOHN ELICK et tout le corps de ballet.
Au 14^e tableau :
FLORE ET ZEPHYR
Pas de deux, dansée par Mmes V. MAGNY et FÉLIE DELAN.

NOMENCLATURE DES VINGT ET UN TABLEAUX DE LA PIÈCE

PREMIER ACTE.
1° LA CUISINE DU DIABLE.
2° GUSMAN NE CONNAIT PLUS D'OBSTACLE.
3° DANS UN SECRÉTAIRE.
4° LA PRISON FANTASTIQUE.
DEUXIÈME ACTE.
5° L'AVENUE AUX SOUFFLETS.
6° LES FLEURS ANIMÉES.
7° LA FONTAINE VIVANTE.
TROISIÈME ACTE.
8° LES YEUX INDISCRETS.
9° LA CHANDELLE MAGIQUE.
10° DAVID ET GOLIATH.
QUATRIÈME ACTE.
11° LA JAUNISSE DE NIGAUDINOS.
12° L'HIVER EN PLEIN ÉTÉ.
CINQUIÈME ACTE.
13° DANS LES NUAGES.
14° LE PAYS DU DIEU.
15° LE PALAIS DE L'INDUSTRIE.
16° BAL MASQUÉ A L'OPÉRA.
17° NIGAUDINOS LEVE UNE ARMÉE.
18° LE PIED DE MOUTON ET LE PIED DE COCHON.
19° LA GIGANTE DES SCUCIS.
20° LE PALAIS DES PIERRES.
21° L'APOTHÉOSE.

LE BALLE FINAL sera exécuté par trente-deux danseuses, de la Scala de Milan, du Grand-Théâtre de Bologne, de la Pergola de Florence, et de Covent Garden de Londres, avec accompagnement de la BANDA MILITAIRE (double orchestre sur la scène et dans la salle), à la manière des théâtres d'Italie.

Coryphées : SOLANGES, CADAN, POLSKA, TOLEDO, PERLA, DAHLIA, DEMARTINI et CHELDI.
Corps de Ballet : MICHAEL, FIORINI, A. FIORINI cadette, DURAND, CALLOTA PERLA, DESIRÉE AIMÉE, MARTEAU, MEUNIER, JULIE, HENRIETTE, CLAUDE, ROSALIE PERRIN, MICHAËL, BUISSET, SCHEIDER, AGAÏNE, LOUDET, ANNA, MARIA.